

TRIBUNE DE CAUX

UN LIVRE A PARAÎTRE EN MARS

Le Défi féminin

de Claire Evans-Weiss

La *Tribune de Caux* publie en exclusivité quelques pages de l'ouvrage posthume de Claire Evans-Weiss qui doit sortir de presse en mars aux Editions de Caux. Une réflexion en profondeur sur la mission de la femme et un témoignage poignant (pages 5-7).

PAGE 8

Captifs et pourtant libres

Seconde partie de l'étude de Mihajlo Mihajlov

PAGE 4

Que se passe-t-il en Inde ?

Beaucoup d'interrogations subsistent après l'annonce par M^{me} Gandhi de nouvelles élections législatives.

PAGE 12

Nouvelle-Zélande : Indiens d'Amérique et Maoris fraternisent

Compte rendu d'une récente conférence internationale

PAGE 11

Brésil : des chauffeurs de taxi créent une coopérative originale

A PARAÎTRE EN MARS

Claire Evans-Weiss

Le Défi féminin

Atteinte d'un cancer inopérable, Claire Evans-Weiss a consacré le court répit qui lui a été accordé à écrire le livre auquel elle pensait depuis des années. A l'orée de la mort, avec une lucidité qui dépassait l'humain, elle dictait encore. Il en jaillit un cri et un témoignage — sur les femmes, le féminisme, le mariage, l'éducation, la souffrance — qui forcent à prendre du recul sur maintes théories d'hier et d'aujourd'hui.

*Passez dès maintenant
vos commandes*

PRIX : 10 Fr.s. 22 FF + port

SUISSE : Editions de Caux
Case postale 218, 6002 Lucerne

FRANCE : Editions de Caux
68, bd Flandrin, 75116 Paris

ORATORIO POUR NOTRE TEMPS

**Texte de Françoise Caubel
Musique de Félix Lisiecki**

Solistes, chœur et orchestre
sous la direction de
Jean Daetwyler

avec
Anne Parus, Sylvie Lisiecki,
Patrick Membre, Michel Orphelin

Solistes :
Istvan Nagy, violon solo de
l'Orchestre de Chambre
de Lausanne
Brian Overton, hautbois solo
de l'Orchestre de l'Ulster
Prise de son : Edouard Truan

**Un album double disque
avec texte français
et traductions
allemande et anglaise**

FF 54.— — Fr.s. 27.—

Adressez votre montant à :

France :
Association Les Ménestrels
de l'an 2000, 14, rue des Ardennes,
62440 Harnes, CCP 3697-05 Lille.

Suisse :
Oratorio pour notre temps,
c/o Willy Brandt,
rue Montsalvens 12, 1630 Bulle,
CCP 17 - 6696 Fribourg.

Disques livrables fin mars 1977

LA FRANCE AGRICOLE

CHAQUE SEMAINE

**L'ACTUALITÉ
AGRICOLE : en France
et en Europe**

**LES RUBRIQUES
TECHNIQUES :**

- *Elevage*
- *Cultures*
- *Machinisme*

**LES CONSEILS
JURIDIQUES**

**LE BILLET DU
« CHEVAL DE DEVANT »**

**LES PAGES
FEMMES MAGAZINE**

*Education - Cuisine
Mode - Aménagement
de la maison*

*9 pages de PETITES
ANNONCES classées.*

LA FRANCE AGRICOLE

10, rue Martel
75480 PARIS CEDEX 10

SULZER chauffage



climatisation

Sulzer Frères, Société Anonyme
Dép. Chauffage et Climatisation, Succursale de Lausanne
Avenue Dapples 54, 1002 Lausanne, Case Postale Gare, tél. 021/277411



Jura : un cap est franchi

Le jeudi 3 février, « un souffle d'histoire a fait claquer les volets de la petite maison suisse », écrit le rédacteur en chef de *24 Heures* en décrivant l'adoption à Saint-Ursanne de la constitution du futur canton du Jura à l'unanimité de ses cinquante constituants. Ainsi la minorité francophone formant les trois districts du Jura Nord, rattachés contre leur gré au canton germanophone de Berne en 1815, vient-elle de se doter d'institutions démocratiques après un quart de siècle de luttes politiques. Pour être adoptée, la constitution cantonale doit encore franchir le cap d'un vote aux Chambres fédérales ainsi que d'un vote populaire de l'ensemble du pays. L'unanimité des constituants jurassiens n'est-elle pas une promesse pour d'autres minorités de par le monde qui désespèrent de trouver leur dignité dans la liberté démocratique ?

Rhodésie : dilemme

A en croire Andrew Young, l'ambassadeur américain aux Nations Unies, qui vient de conférer avec des dirigeants africains en Tanzanie et au Nigéria, « il faudra des années pour arriver à une solution du problème rhodésien ».

L'avenir seul dira s'il a tort ou raison. Mais s'il est vrai que, contre toute apparence, il existe encore une chance d'éviter que ne coule le sang des noirs et des blancs, et que l'on sorte du dilemme entre suprématie blanche et dictature

noire, il faut la saisir. L'engagement américain est à cet égard très important. Car il ne suffit plus, à ce stade, d'admonester ni d'apaiser M. Smith, mais bien de mettre sur pied un plan d'action qui se traduise dans les faits. Espérons que celui-ci comprendra, au moment opportun, une consultation du peuple du Zimbabwe, afin que ce dernier puisse choisir ses dirigeants plutôt que d'être manipulé par des hommes assoiffés de pouvoir.

Les corbeaux

La télévision française a redonné récemment, en mémoire de Clouzot, le film *Le Corbeau*,

Méridien

A TRAVERS CHAMPS

Inépuisable énergie

par Philippe Schweisguth

L'Electricité de France vient d'inaugurer à Odeillo, dans les Pyrénées Orientales, la première « centrale solaire » expérimentale qui transforme en courant électrique l'énergie lumineuse du soleil.

Avec ses 64 kilowatts de puissance, la centrale d'Odeillo n'apporte qu'un renfort modeste à la production des centrales hydrauliques, thermiques et nucléaires. Mais, qui sait... ? La révolution industrielle a bien commencé dans la marmite de Papin. La centrale d'Odeillo ouvre peut-être à l'humanité de l'an 2000 l'ère de l'énergie inépuisable et propre.

C'est un espoir non négligeable d'améliorer « la qualité de

qu'il a tourné en 1943. Une scène nous montre Fresnay et Larquey, superbes interprètes, dans une pièce sombre, éclairée d'une seule lampe, suspendue au plafond par un long fil, comme on en trouvait autrefois.

« Vous voyez tout en noir et blanc, dit en substance l'un d'eux. Vous partagez le monde en bons et en méchants. Où est la lumière, où est l'ombre ? » Et d'un coup sec il ébranle la lampe au bout de son fil, faisant danser sur les murs les zones d'ombre et de lumière. Ce sera lui, en fin de compte, qui se révélera être le « corbeau », qui sème la terreur dans la ville.

De nos jours, ils ne manquent pas les hommes qui, en affirmant que le bien et le mal ne se distinguent pas, tentent de brouiller les sources de la lumière. S'ils le font, c'est qu'ils ont, comme le « corbeau », une bonne raison de le faire.

la vie », tant réclamée de nos jours.

Mais pour transformer vraiment la vie des hommes il faut nécessairement mettre en œuvre une autre énergie inépuisable, proposée il y a bientôt deux mille ans et trop négligée jusqu'ici.

L'inépuisable énergie de l'amour, la seule énergie dont les réserves s'accroissent quand on les dilapide, ne demande ni gigantesque batterie de miroirs, ni technologie savante, ni spécialistes...

Elle est gratuite. Elle peut être captée et utilisée partout, et par chacun. Elle ne demande qu'un cœur attentif.

Responsable de la publication : Jean-Jacques Odier. Rédaction et réalisation : Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Dickinson-Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Danièle Maillet, Daniel Motiu, Philippe Schweisguth. Administration et diffusion : Rose Algrain, Nancy de Barrau, Jean Flaux, Hélène Golay, Marcel Saydoux. Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux S.A. Imprimerie : Corbaz S.A., Montreux.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros) :

France : FF 40. Suisse : Fr. s. : 24.—. Belgique : FB 380. Canada : \$ 10.—. Autres pays par voie normale : FF 45 ou Fr. s. 30.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 55 ou Fr. s. 32.—. Prix spécial étudiants, lycéens : FF 20 ; Fr. s. 15.—. Verser le montant de l'abonnement : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source, Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10-253 66, Lausanne. Belgique : au Réarmement moral, 287, rue Sazimines-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »). Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Ste-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5. Zone franc d'Afrique : par mandat de 2750 francs CFA (abonnement avion) ou 2250 francs (par voie maritime) à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 PARIS), CCP 32 726 49, La Source, France.

TRIBUNE DE CAUX
Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20
France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris

Revue mensuelle publiée par le Réarmement moral. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme. L'actualité vue dans cette perspective.

Que se passe-t-il en Inde ?

La libération de la plupart des dirigeants politiques incarcérés depuis dix-neuf mois et l'annonce des élections législatives qui doivent avoir lieu ce mois-ci ont été une surprise pour tous ceux que préoccupait la situation indienne. Depuis l'instauration de l'état d'urgence, en juin 1975, on pouvait craindre le pire : que ce qui avait été la plus grande démocratie du monde devienne un régime autoritaire de plus à la surface de la terre.

Ces élections sont-elles un revirement tactique ou le signe avant-coureur de la levée de l'état d'urgence et du retour à la démocratie ?

Si la situation demeure préoccupante, c'est principalement parce que les modifications apportées à la Constitution en octobre dernier et qui allaient dans un sens antidémocratique n'ont pas été abrogées. « Personne ne sait exactement pourquoi M^{me} Gandhi a changé d'avis, lisait-on récemment dans le *Guardian*, de Londres. Peut-être est-ce parce que M. Bhutto (le président du Pakistan) vient d'annoncer des élections générales et que l'Inde ne veut pas être à la traîne. Peut-être parce que ses alliés communistes sont sur le point de la laisser tomber et qu'elle a besoin de renforcer les rangs de ses supporters au Lokh Sabbah (Assemblée nationale). Peut-être parce que les augures sont favorables, que les sondages lui promettent la victoire et que l'opposition se trouve prise de court. Peut-être est-ce parce que les critiques émises en Occident lui ont porté sur les nerfs. Peut-être est-ce pour toutes ces raisons à la fois. Quoi qu'il en soit, s'il faut la féliciter, que ce soit fait avec prudence. »

Une occasion à saisir

Dès la levée de la censure, à la fin du mois de janvier, l'hebdomadaire *Himmat* dont le principal éditorialiste est Rajmohan Gandhi, a engagé courageusement la bataille pour que ces élections soient « justes et libres ». Voici ce qu'on pouvait lire dans le premier éditorial du numéro du 28 janvier :

« Le gouvernement a choisi de ne pas se servir du pouvoir qui est le sien d'appliquer la censure de la presse et de pratiquer des arrestations préventives, même s'il n'a pas promis de ne pas recourir à

ces pouvoirs dans les deux mois qui viennent. Cependant, rien ne l'empêchera, d'ici huit semaines, de recourir à ces pratiques avec effet rétroactif et d'agir contre ceux qui ont fait campagne contre le parti au pouvoir.

» La lutte est inégale, incontestablement. Pourtant, les partis qu'anime l'idéal démocratique doivent saisir cette occasion pour éclairer le peuple sur l'enjeu des problèmes posés au pays. Ils ont là la chance de se lancer dans une nouvelle lutte de libération, une lutte visant à la restauration des droits fondamentaux et des libertés civiques. (...)

» Cette lutte ne doit pas se limiter à une plate-forme électorale et durer deux mois seulement. Ce doit être une lutte ralliant notre engagement et notre dévouement pendant les vingt prochaines années.

» Quelle que soit l'issue de ces élections, si la campagne aura permis un tel ralliement, on verra se renforcer l'esprit démocratique dans le pays. »

Une lutte inégale

Déjà le déroulement de la campagne électorale semble donner raison à ceux qui craignent que le gouvernement de M^{me} Gandhi soit décidé à lâcher le moins de lest possible.

« Malgré les promesses d'impartialité de la radio et de la télévision nationales réitérées par le ministre de l'Information, peut-on lire dans le numéro de *Himmat* daté du 11 février, le manque d'objectivité continue d'y être flagrant. La télévision couvre abondamment toutes les réunions du parti du Congrès, mais les téléspectateurs sont totalement privés de nouvelles sur les activités de l'opposition. Le rallye de M^{me} Gandhi à Delhi, le 5 février, a eu les honneurs de la télévision nationale. Mais les réunions du parti Janata, qui ont attiré bien plus de monde¹ n'ont même pas eu droit à une mention aux nouvelles. Est-ce « impartial » ?

Depuis l'annonce des élections, c'est la démission de M. Jagjivan Ram, ministre de l'agriculture et vieux routier de la politique (il a reçu son premier portefeuille ministériel en 1946) qui constitue le principal événement politique. « Il est évident, commente un correspondant de *Himmat*, que cette démission sera le point de ras-

semblement de membres dissidents du parti du Congrès. (...) M. Ram a vu grossir la vague de mécontentement contre le gouvernement. » Selon le même commentateur, les intouchables (dont il est le leader incontesté) et les musulmans se sont sentis de plus en plus isolés et maltraités, en particulier à cause de la campagne de stérilisation forcée qui s'est déroulée dans le pays. Ainsi, M. Ram ne voulait pas se trouver entièrement coupé de sa clientèle principale. Il faut s'attendre donc à ce que son geste gagne à l'opposition la majorité des intouchables, qui représentent 15 % de l'électorat indien. « Mieux vaut tard que jamais, commente prudemment Rajmohan Gandhi. Ce geste a beau être bien accueilli, il n'a pas l'éclat qu'aurait eu une démission annoncée immédiatement au lendemain de la déclaration de l'état d'urgence. (...) En démissionnant, M. Ram et ceux qui l'ont suivi nous ont débarrassé de l'atmosphère de peur et de délation qui prévalait ; ils ont porté un coup à la confiance que l'on pouvait mettre dans le parti au pouvoir. Aussi faut-il voir ces événements avec assez de recul. »

La tâche de l'opposition

Sur la question des élections, Rajmohan Gandhi essaie de faire la part des choses. Conscient du fait que tout n'est pas résolu par l'annonce du scrutin, il n'en attribue pas moins un rôle important à l'opposition. « La levée de la censure est un soulagement pour celui qui se sert de sa plume, écrit-il dans son éditorial du 28 janvier. Pourtant, celui-ci sait — et ses lecteurs doivent le savoir aussi — qu'un mauvais génie est là tout prêt et qu'il a dans ses mains les cordes dont il le tenait enserré hier encore. (...)

» Ainsi, pour de nombreuses raisons, ces élections sont loin d'être justes et libres. Toutefois, l'occasion qu'elles fournissent doit être saisie pour que les faits soient donnés à l'opinion. Si l'opposition peut s'acquitter de cette tâche dans la vérité et sans peur, elle rendra à la nation un immense service. »

Philippe Lasserre

¹ Il y aurait eu 300 000 personnes à la réunion du 6 février, à Delhi. (N.D.L.R.)



Bonnes feuilles d'un livre à paraître en mars

Le Défi féminin

de Claire Evans-Weiss

Il y aura un an le 13 mars que Claire Evans mourait à Cambridge, où elle s'était installée avec son mari et son fils en 1972. Le livre auquel elle pensait depuis longtemps et qu'elle fut poussée à écrire par la maladie, hélas incurable, sort de presse ce mois-ci aux Editions de Caux. Une de ses amies, Jacqueline Piguet, qu'elle avait chargée de mettre au point le manuscrit, a bien voulu choisir

« Une Française qui n'a pas toujours raison et un Anglais qui admet avoir besoin d'aide peuvent coopérer... »

Les fils couleur d'or de notre idéal, les fils couleur de sang de nos rivalités qui font le tissu de l'Europe font aussi, me semble-t-il parfois, le tissu de ma propre vie. Par toutes les fibres de mon être, j'appartiens à cette Lotharingie dont les morceaux épars — le Luxembourg, la Sarre, l'Alsace-Lorraine et jusqu'à la Suisse — ont été pendant tant de siècles disputés entre la France et l'Allemagne, comme les enfants d'un couple divorcé revendiqués par leur père et leur mère. J'ai l'entêtement caractéristique de l'Alsace de mes deux grands-pères (l'un venait de Strasbourg, l'autre de Thann), que l'on appelle là-bas « la tête carrée ». Par mon éducation, par ce patriotisme de l'enfance et de la jeunesse qui vous marquent tellement, je suis totalement française. Par ma culture latine et cartésienne, par mes études classiques en Sorbonne, j'appartiens un peu à ce bassin méditerranéen que j'ai tant rêvé de visiter un jour. Aujourd'hui, mon mari, mon fils, mon foyer sont anglais. Et, tardivement mais de tout mon cœur, j'absorbe cette culture à la fois celte et anglo-saxonne qui a nourri et nourrit encore le caractère de ceux qui me sont le plus proches. (...)

Peu de temps après nos fiançailles, nous nous trouvions à un déjeuner, assis auprès

quelques passages pour la Tribune de Caux. L'amitié qui liait à Claire Evans tous les membres de notre rédaction nous donne une raison supplémentaire de publier ces pages et de recommander chaleureusement l'ouvrage à nos lecteurs. Prenant du recul sur les questions si souvent débattues de la condition féminine, Claire Evans-Weiss apporte dans son livre un témoignage et un défi.

d'un diplomate qui venait de passer trois ans à représenter son pays aux institutions de l'OCDE. Il était Ecossais. Nous lui demandâmes si, au cours de ces trois ans, il avait l'impression que les travaux avaient progressé.

« Absolument pas, nous répondit-il sans hésiter.

» Et pourquoi ?

J'étais chez Claire Evans, à Cambridge, alors qu'elle arrivait au bout et de son livre, et de ses jours parmi nous.

Elle m'avait demandé ce que je pensais de ces chapitres auxquels elle avait lucidement consacré ses derniers mois, poussée par un élan intérieur irrésistible.

Sa faiblesse était immense et l'idée de remettre en question un passage qu'elle n'aurait plus la force de remanier semblait cruelle. Pourtant le dernier chapitre se terminait par une longue citation et il y manquait encore un mot venant d'elle-même. J'ai dû me faire violence pour le lui dire.

C'était le soir. Le lendemain, à la première heure, elle dictait d'une voix assurée, sans une hésitation, les lignes qui sont maintenant les derniers paragraphes du livre. Trois semaines après, elle n'était plus. Mais ce qu'elle a écrit reste — triomphe de l'esprit sur le corps, de la vie sur la mort.

J. P.

» Parce qu'il est impossible, répondit-il du tac au tac, que les Français et les Anglais se mettent jamais d'accord sur quoi que ce soit. »

C'était encourageant pour notre départ dans la vie ! Il est vrai que les points de divergence ne manquent pas. Ce que mon mari nomme avec ivresse le bon air frais est pour moi sale courant d'air. Nous avons mené la guerre du thé et du café, qui s'est achevée par un compromis. L'Anglais se méfie instinctivement de toute théorie et ne croit qu'à l'action, le Français ne voit aucun sens à l'action si elle ne s'appuie pas sur une théorie cohérente. Comme l'observe si finement Madariaga dans son livre sur **Anglais, Français, Espagnols**, le Français est précis et abstrait, l'Anglais concret et vague. Tout cela nous a donné bien du fil à retordre, mais nous nous sommes amusés à découvrir combien, derrière ces apparences, nos natures humaines étaient en fait semblables.

Nous avons commencé à entrevoir qu'entre un Français qui n'a pas toujours raison — ou en l'occurrence une Française — et un Anglais qui accepte que peut-être il a besoin de l'aide d'autrui, peut s'établir une coopération dont le monde a un profond besoin. (Du chapitre : **L'Europe des femmes.**)

« Un sol bien astiqué peut dire mille choses »

Pas question de monotonie : Etre une bonne maîtresse de maison et une bonne mère de famille demande une variété de connaissances incroyables dans une série de domaines qui, en eux-mêmes, sont des métiers complets. A titre d'exemple, en voici une liste qui est loin d'être exhaustive : puériculture, pédagogie, diététique, cuisine, pâtisserie, blanchisserie, teinturerie, repassage, menuiserie, ébénisterie, électricité, plomberie, physique et chimie, économie et comptabilité, peinture, décoration, médecine, et j'en passe. De plus, il faut avoir la souplesse nécessaire pour vol-



Une variété de connaissances incroyable : puériculture, pédagogie, diététique, cuisine, blanchisserie, physique et chimie, économie et médecine...

Nous pouvons cultiver une graine jusqu'à ce qu'elle ait produit un arbre et que cet arbre à son tour porte du fruit, mais nous ne pouvons pas fabriquer la graine.



tiger de l'un à l'autre de ces métiers en l'espace de quelques minutes et sans perdre la tête.

Evidemment, ce qui compte avant tout, c'est l'intention qui est traduite par le travail accompli au foyer. Ainsi un linoléum bien astiqué peut vouloir dire mille choses très différentes : soit « j'ai fait mon devoir », soit « j'ai peur de ce que penserait ma belle-mère si elle arrivait à l'improviste », soit « je ne suis pas comme la voisine qui laisse aller son ménage », soit « la vie est belle et mérite un sol bien astiqué ». Curieusement, et alors qu'on pourrait croire qu'il s'agit du même linoléum, nous ressentons très vite lequel de ces messages il est chargé de transmettre. Ou bien, nous nous sentirons à l'aise et à l'unisson d'une maisonnée où règnent la satisfaction et la gaieté, ou bien nous nous sentirons vaguement coupables de poser les pieds sur ce chef-d'œuvre ! (...)

Le don d'accueil illimité est bien rarement inné chez la maîtresse de maison. Il est plutôt le fruit d'une discipline et d'un apprentissage. Ceux-ci sont tantôt imposés du dehors par le milieu culturel, tantôt choisis du dedans comme une véritable vocation. Pour moi, femme occidentale en milieu urbain, la tentation d'indépendance est extraordinairement forte. Dans ces circonstances, le visiteur inattendu devient le dérangeur de projets et l'on entre dans le cercle vicieux de l'individualisme et de l'isolement.

J'aimerais illustrer ici ce que j'entends par l'apprentissage de l'hospitalité. Un jour que je me trouvais en plein ménage, un fichu noué sur la tête à la va-comme-je-te-pousse, on sonne à la porte. C'était un jeune ménage étranger très sympathique dont nous avions fait la connaissance un an auparavant et qui

devait repartir sous peu. Au lieu de les accueillir chaleureusement et de m'excuser du désordre qui régnait dans l'appartement, je me figeai sur place et je dis : « Vous n'aviez pas annoncé votre visite pour ce matin, n'est-ce pas ? » Triomphe absolu de la préoccupation de soi sur la simple amitié ! Tout ce que je fis par la suite ne parvint pas à dissiper tout à fait la gêne causée par ma première réaction. C'est pendant la première seconde que la personne qui a frappé à notre porte et se tient sur notre seuil sait si elle est la bienvenue ou non. Nous n'avons pas le temps de nous préparer à faire bonne figure, il faut que l'accueil soit là, disponible, instantané, si j'ose dire, à fleur de peau. La honte que je ressens encore à l'évocation de ce petit épisode m'a sauvée par la suite de bien des déboires ! (Du chapitre : Au foyer.)

« Ce don, le plus précieux de tous, qui permet de distinguer le bien du mal »

Quel usage l'enfant d'aujourd'hui, l'adulte de demain fera-t-il du libre choix que lui confère son humanité ? Sera-t-il un serviteur ou un exploiteur ? Dans un monde où nous sommes de plus en plus interdépendants, il est vain d'espérer que tel ou tel membre de la société pourra poursuivre son petit bonhomme de chemin sans avoir aucun effet sur ses semblables. Ou bien nous sommes au service de l'épanouissement le plus complet de l'autre personne, de l'autre race, de l'autre classe, de l'autre pays, ou bien nous les mettons au service de notre confort, de notre profit, de notre recherche du pouvoir. L'en-

fant qui n'apprend pas à servir apprend à exploiter.

M^{me} Irène Laure, ancien député socialiste, s'adressait un jour à un auditoire d'étudiants. Elle annonça qu'elle allait parler d'exploitation et ce titre fut accueilli avec beaucoup de joie par ces étudiants très orientés politiquement. « La première exploitation dont je voudrais parler, dit-elle, est l'exploitation des parents par les étudiants. » La consternation fut générale, mais M^{me} Laure avait gagné l'attention de son public !

Oui, quel usage le petit d'homme devenu grand fera-t-il de sa faculté de choisir librement ? Nous sentons, comme parents, que notre responsabilité est engagée dans la réponse à cette question, mais comment nous y prendre ? L'instinct n'est pas un guide sûr ; les modèles que nous ont légués nos parents semblent débordés, dépassés par l'évolution du monde moderne. Les livres, les théories des experts se contredisent à plaisir. Existe-t-il un fil conducteur pour nous sortir de ce labyrinthe ?

Deux constatations me semblent jeter une grande lumière sur ce sujet. D'abord, nous ne transmettons réellement à nos enfants que les valeurs auxquelles nous croyons profondément. Nos paroles, nos bonnes intentions pèsent de très peu de poids en regard de la réalité de notre vie, devant l'enfant qui nous observe. En fait, les moments où nous sommes les meilleurs éducateurs sont peut-être ceux où nous ne cherchons à éduquer personne, mais où nous réagissons simplement, profondément, devant une situation de crise. L'enfant qui nous regarde tire ses conclusions et ne les oublie plus jamais. (...)

La seconde constatation, c'est que nous pouvons cultiver une graine jusqu'à ce



Sirman Press

qu'elle ait produit un arbre et que cet arbre à son tour porte du fruit, mais nous ne pouvons pas fabriquer la graine. L'enfant naît avec en lui un incroyable potentiel de dons et d'absence de dons, de points forts et de points faibles, de possibilités pour le bien et pour le mal. Il naît aussi avec un instrument intérieur qui lui permet de distinguer le bien du mal.

Il est de bon ton aujourd'hui de nier l'existence de cette conscience innée. On dit et on répète sur tous les tons que la morale est une superstructure culturelle inventée de toutes pièces et imposée de l'extérieur à l'individu. Certes il existe des gens quelque peu hypocrites qui cherchent à imposer à autrui un code moral qu'ils se dispensent de pratiquer eux-mêmes, sinon dans la lettre, du moins dans l'esprit. Mais de là à dire que ce sont eux qui ont inventé ce code moral, il y a loin !

On a beau souligner les divergences entre les coutumes de tel et tel peuple (« Vérité endecà des Pyrénées, erreur au-delà », disait déjà Pascal), on est plus frappé encore par la convergence extraordinaire des valeurs proposées par les différentes civilisations au cours des siècles et dans les différents points du globe. Certains textes nous parlent du fond des âges avec une fraîcheur remarquable et viennent nous confirmer que d'un millénaire à l'autre, d'un continent à l'autre, la nature humaine est étonnamment semblable à elle-même. Le respect de la parole donnée, le respect de la vie et du bien d'autrui, la pureté, le courage, la fidélité dans l'amour et dans l'amitié, le sacrifice, l'amour désintéressé pour les autres sont des valeurs trop universelles pour avoir été inventées de toutes pièces.

Nos paroles, nos bonnes intentions pèsent de très peu de poids en regard de la réalité de notre vie, devant l'enfant qui nous observe.

Les cadeaux de lumière ne nous posent aucun problème. Pour l'être humain normal, le bonheur va de soi et nous prenons rarement le temps de nous arrêter pour nous en émerveiller.

Elles correspondent à quelque chose de plus profond : c'est cette graine de conscience que l'enfant apporte au monde en naissant. L'éducation moderne insiste beaucoup sur le développement des dons de chacun : l'un est doué pour la musique, l'autre pour les mathématiques, celui-ci pour le dessin, celui-là pour la mécanique ou le jardinage. Mais ce don, le plus précieux de tous, qui permet de distinguer le bien du mal et de choisir librement le bien, est celui qui demande peut-être le plus à être nourri, encouragé, cultivé. C'est lui qui nous rend véritablement libres et véritablement égaux. **(Du chapitre : L'explosion de la maternité.)**

« L'esprit humain a besoin, sinon d'explications, du moins d'un sentiment profond de cohérence »

La vie nous apporte des cadeaux de lumière et des cadeaux de ténèbres. Les cadeaux de lumière ne nous posent aucun problème : les affaires tournent rond, les santés sont bonnes, les enfants réussissent à l'école... il n'y a rien là pour nous tourmenter. Pour l'être humain normal, le bonheur va de soi et nous prenons rarement le temps de nous arrêter pour nous en émerveiller.

Arrivent les cadeaux de ténèbres, le tableau change du tout au tout. Aussitôt notre esprit pose mille questions : pourquoi moi, pourquoi maintenant, pourquoi cela, s'il y a un Dieu, comment peut-Il permettre que tel malheur m'arrive ? Pourquoi, pourquoi ? (...)

S'il m'a paru impossible de terminer ce livre sans consacrer un chapitre à la souffrance, c'est que toutes, un jour ou l'autre, nous la rencontrons sur notre chemin. Plus encore, depuis l'enfant qui s'est fait une bosse jusqu'à l'adulte désemparé, c'est vers nous que se tournent ceux qui ont besoin d'être consolés. Je suis consciente de n'avoir rien à dire sur le pourquoi de la souffrance, mais je sais aussi que c'est en lisant, en observant comment d'autres ont fait face à leurs épreuves que petit à petit, dans les miennes, j'ai



CIRIC

pu découvrir un fil conducteur, non pas un pourquoi, mais un **pour quoi**.

Une certitude m'a accompagnée tout au long de ces journées et demeure pour moi comme un roc. Je ne saurais mieux l'exprimer que par la phrase : Dieu ne se trompe jamais. Ce qui m'arrive n'est en aucun cas l'effet d'une faute d'inattention ou d'une erreur d'aiguillage de la Providence. Je ne dis pas que Dieu souhaite jamais pour quiconque la maladie, la souffrance ou la mort. Le Christ a consacré une part trop importante de sa carrière terrestre à guérir les maladies, à ressusciter les morts pour qu'on puisse le croire. Le visionnaire de l'Apocalypse, lorsqu'il décrit le Paradis, emploie une expression très évocatrice : « Et Dieu essuiera Lui-même toute larme de leurs yeux. » Dans le monde tel qu'il est actuellement, en pleine turbulence, en pleine évolution, Dieu permet cependant que certains maux nous atteignent. Pourquoi ? Cela nous reste totalement incompréhensible. Mais Il est doué de ce pouvoir extraordinaire qui fait que d'un mal Il sait tirer un bien. En cela, nous pouvons avoir confiance.

Toutefois, l'esprit humain est ainsi fait qu'il a besoin, sinon d'explications, du moins d'un sentiment profond de cohérence. Je me trouvais là au cœur de la question. Petit à petit, la conviction s'est imposée à moi que le sens de la souffrance est inséparable du sens de la vie. Si je sais pourquoi je vis, je saurai pourquoi je souffre. Je serai peut-être incapable de l'exprimer en paroles, mais tout mon être en sera apaisé. **(Du chapitre : La souffrance.)**

VOIR ANNONCE EN PAGE 2

Dans la première partie de son texte (Tribune de Caux N° 64, février 1977), le dissident Mihajlo Mihajlov¹, s'appuyant sur les expériences d'un certain nombre d'écrivains ayant séjourné dans les camps soviétiques, commençait de dégager cette « loi étrange et mystérieuse », mais universelle, qui fait que celui qui cher-

che à sauver son corps se condamne à périr, tandis que celui qui, en suivant sa voix intérieure, préserve son âme, survit miraculeusement. Il poursuit ici son étude en tirant des conclusions qui ne s'appliquent pas uniquement à ceux qui ont connu les souffrances et les privations de la captivité.

Captifs et pourtant libres

par Mihajlo Mihajlov

(deuxième partie)

Si le monde extérieur est invincible, ce ne sont pas des réformes politiques qui mettront fin à l'esclavage de l'homme. Si, au contraire, le monde extérieur est soumis aux forces intérieures de l'âme humaine, le destin de l'homme ne dépend plus que de lui-même. Personne alors ne souffre inutilement ; toutes les épreuves et souffrances sont justes et méritées, mais aussi la voie est ouverte à une vie libre, régie par un système politique humain qui n'est autre que le résultat d'une libération intérieure de l'âme.

Alors que la question de savoir si l'homme obéit au monde extérieur ou inversement est d'un intérêt tout théorique pour la plupart des gens, elle revêt une signification tout à fait pratique pour ceux dont nous analysons ici les expériences et pour des millions d'êtres comme eux. Car, pour eux, la vie ou la mort dépendent de la réponse à cette question. Celui qui obéit aux impératifs de sa voix intérieure et qui sauve son âme découvre par expérience que tant que l'âme n'est pas perdue, rien d'essentiel n'est perdu. De cette constatation découle la croyance en l'immortalité de l'âme. Suivre sa voix intérieure, c'est alors agir dans le temps, mais dans la perspective de l'éternité.

Cette expérience n'est pas seulement capitale pour ceux qui subissent la pire des captivités, mais pour tous ceux qui ont vécu ou vivent à la surface de la terre.

Il est extrêmement important de souligner que, tôt ou tard, chacun est amené à subir l'épreuve de la prison ou de l'oppression par les forces illimitées du monde extérieur dès le moment où il est impossible d'échapper aux choix entre la soumission à ces forces de mort ou l'obéissance héroïque à la voix intérieure, même lorsque celle-ci contredit la raison, l'objectivité et tout ce que nous nommons le réel. Car les maladies, catastrophes, accidents et la mort, sont-ils essentiellement différents des arrestations, des procès, de la prison et du camp ? Personne n'y échappe. (...)

Qu'arrive-t-il alors à l'homme qui se trouve soudain arraché au monde de ses habitudes et livré aux mains impitoyables de forces qui ne cherchent qu'une chose : le détruire ? Peut-il se défendre ? Peut-il résister ? Tout ce qui a fait jusqu'à présent la vie de cet homme —

sa liberté, ses amis, son travail, ses biens matériels, son corps, son existence même — tout échappe à sa protection. Tout est sous le contrôle du mal. Et s'il essaie de se défendre à l'aide des moyens employés dans le monde où il a vécu jusqu'à présent, il est d'emblée condamné à l'échec. Ce n'est pas de ses propres forces qu'il arrivera à protéger tout ce que les puissances extérieures lui auront pris.

C'est en cet instant décisif, immédiatement avant l'anéantissement total, que l'homme commence à comprendre qu'il y a quand même quelque chose qui échappe à la mainmise de ces puissances extérieures apparemment invincibles. Même s'il ne peut plus rien sauver, la résistance, la lutte et la victoire sont néanmoins possibles lorsqu'il cherche à préserver son âme. En faisant confiance à la voix intérieure de la liberté et en lui obéissant, il s'assurera une chance de l'emporter dans la lutte contre le mal et contre la violence. Mais auparavant, il lui faut renoncer à tout ce que les puissances du monde visible peuvent lui prendre.

« Surtout, ne te cramponne pas à la vie », écrit Soljénitsyne, et ailleurs : « Ne possède rien, dis non à tout, même à ton prochain, car lui aussi peut être ton ennemi. » Quant à Panine, il affirme que cette lutte exige une séparation de tout — sauf de l'âme. Seul celui qui renonce à tout sera totalement libre. La liberté commence là où il n'y a plus rien à perdre.

Une fois que l'homme est libéré de tous ces liens, il se produit quelque chose de mystérieux chez cet être apparemment captif mais en réalité complètement libre : au plus profond de son âme s'éveille une force immense qui donne à son corps épuisé une incroyable capacité de résistance. Bien plus, il commence à exercer une action jusqu'à aujourd'hui inexplicable sur les événements extérieurs que, répétons-le encore une fois, l'homme ne pouvait en aucune façon influencer. Et c'est alors que vient son salut.

« Qui sauve son âme, sauve aussi son corps », écrit ainsi Panine ; et Soljénitsyne répète que seul l'esprit peut sauver, que seul l'esprit fait vivre le corps. De plus les quatre auteurs confirment tous, en s'appuyant sur leurs expériences, que le corps acquiert une vigueur incroyable dès lors qu'il y a une grande concentration spirituelle, tandis qu'au contraire la perte de la vigueur spirituelle entraîne la désintégration du corps.

« Une force immense est cachée en nous, s'exclame Panine. L'univers entier est mystérieusement lié aux

¹ Diverses orthographes du nom de l'écrivain emprisonné à Belgrade ont circulé en Occident. Nous retenons maintenant la plus couramment utilisée. N.D.L.R.

profondeurs de notre être.» Et Soljénitsyne écrit : « Chacun de nous est le centre de l'univers. » Il témoigne de l'existence de ce mystérieux corps, intérieur à notre corps physique, qui semble venir d'un autre monde et qui sauve un homme enfermé dans une chambre froide. Panine parle d'une force énigmatique qui l'a ramené à la vie après quarante jours de maladie mortelle, sans soins ni nourriture. (...)

Prière et intuition

Ainsi, celui qui se dépouille de tout ce qui lui est extérieur et qui prend la décision de suivre sa voix intérieure (c'est en cela que consiste la foi), celui-là expérimente en lui-même, de façon imprévue, avec émerveillement, crainte et treblement, une force mystérieuse et puissante, mais tout à fait réelle et qui agit en lui et sur le monde extérieur. Il découvre aussi qu'il n'est pas le maître de cette force, qu'il ne peut pas en disposer selon son bon plaisir mais qu'au contraire tout dans sa vie et sa vie elle-même dépendent entièrement de cette puissance mystérieuse à laquelle, dans le langage de la religion, on donne le nom de Dieu.

Pour mieux connaître l'effet de cette puissance mystique et de ses rapports avec l'individu, les détenus ont eu recours à diverses méthodes d'intériorisation. (...)

Panine fait état de l'effet réel de la prière. (...) Soljénitsyne parle d'un système de « relais intérieur » qui le renseignait inmanquablement sur les qualités des hommes auxquels il avait affaire. D'autres témoignent de l'efficacité sans faille de ce qu'on appelle généralement l'intuition. Ce que dit le regard d'un homme est « plus parlant que son passeport », disent les uns et les autres. (...)

Lorsqu'on a pris conscience du fait que la pensée est une force agissante, l'on comprend que, dans les systèmes totalitaires, le fait de « penser autrement » comme le dit Schifrine, soit tenu pour le pire des crimes ou que Soljénitsyne écrive : « C'est la pensée même qui était poursuivie. » (...)

La meilleure illustration de cette loi mystique se trouve dans un récit de Soljénitsyne (*Archipel du Goulag*, tome I). Il s'agit d'un astrophysicien qui était détenu au secret dans une cellule et qui essayait d'échapper à la folie en se plongeant dans certains problèmes d'astrophysique. Au bout d'un certain temps, il s'est trouvé bloqué parce qu'il lui manquait certains chiffres et certaines données qu'il ne connaissait pas par cœur. La progression spirituelle que son effort intellectuel avait maintenue s'est trouvée interrompue. Désespéré, il se mit à prier sans savoir encore à qui il s'adressait, à Dieu ou à une puissance inconnue. Alors se produisit un miracle évident : on lui apporta par erreur dans sa cellule un livre de la bibliothèque de la prison qui se trouvait être un manuel d'astrophysique dont la présence même en ces lieux était impensable. Lorsqu'au bout de deux jours l'erreur fut découverte et le livre repris, l'astrophysicien avait déjà retrouvé les données

qui lui manquaient et les avait apprises par cœur, de sorte qu'il put reprendre son activité. Non seulement cela lui sauva la vie, mais il put mettre au point une nouvelle théorie.

Schifrine mentionne aussi des cas d'étranges interventions sur des événements qui menaçaient ses buts les plus profonds. Ainsi, une succession invraisemblables de « coïncidences » lui permit, lors d'une fouille, de sauver le seul exemplaire de la Bible qui se trouvait dans le camp, ainsi qu'un texte manuscrit du livre *Exodus*. Or Schifrine avait consacré beaucoup de forces à traduire et à diffuser ce livre. (...)

On peut donc affirmer que toute pensée non conforme, considérée comme criminelle dans les régimes totalitaires, n'est pas la cause, mais le résultat et la manifestation extérieure d'une quête intérieure, quel que soit le but poursuivi, quête qui met en danger le pouvoir précisément parce qu'elle est intérieure, ce qui veut dire libre vis-à-vis du prince de ce monde. Ce n'est donc pas la pensée qui est criminelle, mais la quête spirituelle.

C'est la concentration intérieure vers un but bien défini qui agit sur les événements extérieurs et permet la réalisation de ce but. (...)

Ainsi apparaît la loi mystique fondamentale qui transforme toute la pensée humaine et fait exploser les principes même de la science.

On ne peut pas trahir la voix intérieure

Mais il faut dire tout de suite que cet effort intérieur n'est pas volontaire. Il ne dépend ni des souhaits, ni du choix de l'homme. De lui ne dépend que la volonté de suivre ou de ne pas suivre cette poussée intérieure. Mais en ce qui concerne le monde extérieur, la décision de suivre dorénavant et en toutes choses l'impératif de la voix intérieure est un acte de liberté suprême. Que l'on pense à la phrase de Berdiaev : « Ce n'est pas l'homme qui veut la liberté, mais Dieu, qui exige que l'homme soit libre. » (...)

Soljénitsyne ne cesse de répéter que ce sont toujours les faibles qui, par peur, tombent entre les mains du N.K.V.D. De son côté, Grossmann a fait une découverte intéressante : il a constaté que les détenus qui avaient résisté et combattu le système totalitaire jusqu'au jour de leur arrestation — c'est-à-dire qu'ils avaient suivi leur voix intérieure — croyaient tous les autres détenus innocents. Au contraire ceux qui, jusqu'à leur arrestation, avaient tout fait pour éviter une accusation de la part du pouvoir et se retrouvaient néanmoins en détention, croyaient que seul leur cas était une erreur et que tous les autres étaient coupables. Il fallait la souffrance pour les amener à la conclusion que très peu d'entre eux étaient coupables vis-à-vis du pouvoir, mais que par là-même ils étaient coupables vis-à-vis d'eux-mêmes pour avoir négligé les exigences de leur âme et préféré servir leurs maîtres terrestres.

Il ressort de tout cela que l'on ne peut jamais, même

pas pour un bref instant, même pas pour tromper les puissances du mal et sauver sa peau, trahir impunément sa voix intérieure. Comme le dit Soljénitsyne, on ne peut pas « pour vivre, ne pas vivre ». (...)

« Comment libérer celui dont l'âme n'est pas libre ? » demande l'auteur de *L'Archipel du Goulag*. « Ne devient libre, répond Schifrine, que celui qui s'arrache au désert de la servilité intérieure. »

La servilité intérieure conduit à la prison. La libération intérieure conduit à la liberté définitive. La souffrance ouvre à l'homme la porte de son monde intérieur, lui donne accès à la boussole mystique de son âme, le pousse à se poser des questions sur ses erreurs passées. L'arrestation et la détention sont pour chacun une accélération de ce processus. Le pire châtiment qui puisse être imposé à un homme consiste peut-être à le tenir éloigné de l'expérience amère de la souffrance : risque-t-il alors de mourir « en captivité » ? (...)

Changer le monde

Ceux qui ont connu à un moment de leur vie la privation totale de liberté sont tous d'accord avec Soljénitsyne pour dire qu'en captivité, l'homme se trouve comme placé sous un verre grossissant et qu'il vit alors les moments les plus importants de son existence. « En prison, l'homme est un homme complet », écrit Siniavski².

Tout prisonnier est une personnalité ; la captivité rend l'homme plus mûr, plus intéressant. « C'est au camp, écrit Soljénitsyne, que l'homme aime avec le plus d'intensité. »

Comparée à la vie apparemment libre que mènent ceux qui se trouvent en dehors des camps et des prisons et qui parcourent la vie comme des somnambules parce qu'ils restent totalement fermés aux valeurs vraiment importantes de la vie — le péché, l'oppression, la souffrance, la liberté et la mort — l'existence captive est la seule et vraie existence. Car les captifs ont été éveillés. « Je voudrais rentrer chez moi, au camp », s'écrie Soljénitsyne et Siniavski affirme : « C'est au camp qu'est la forme suprême de la liberté. »

C'est la souffrance qui ouvre à l'homme la voie de la vraie liberté. Car c'est elle qui l'arrache à tout ce qui est extérieur, à tout ce qui est inimportant et surtout à toute cette idolâtrie des puissants de ce monde qui, l'expérience l'a prouvé, ne feront rien pour vous sauver à l'heure de la mort. « Ainsi, l'oppression de l'âme est terminée à jamais » jubile Soljénitsyne en bénissant sa prison.

L'expérience de la captivité a prouvé que chaque homme a la possibilité de créer pour lui-même les conditions de la plus grande liberté et qu'il détient le pouvoir de changer le monde en s'appuyant sur la loi

mystique. Le destin de l'homme n'est pas déterminé par les forces terrestres, ni par les circonstances physiques extérieures, mais uniquement par la puissance mystique que, de temps immémoriaux, on a appelée « Dieu » et dont la relation avec l'homme semble dépendre de la relation de l'homme avec sa voix intérieure.

Tout cela n'est rien d'autre que la confirmation glorieuse de la liberté ontologique et empirique de chaque être humain. Il n'existe pratiquement pas pour l'homme de bonheur plus grand que celui d'être conscient d'avoir réellement influencé les événements du monde malgré et contre l'action des forces du mal. Cette liberté, qui naît de l'obéissance à la voix intérieure, à l'âme, aucun homme ne peut en être privé par des forces extérieures. Il ne peut que la trahir lui-même.

La prise de conscience de la réalité du monde invisible devra changer toute la pensée et tout le savoir de notre époque.

Néanmoins, il n'est pas prouvé que l'homme saura tirer les conséquences de ces expériences. Les auteurs des ouvrages remarquables cités ici ne semblent pas absolument certains que la généralisation de leurs expériences de captivité et de la liberté éprouvée dans l'obéissance à la voix intérieure puisse être utile à d'autres et que ce qui les a sauvés, eux, sauvera aussi les autres.

Il semblerait que ce n'est pas la voix intérieure, comme le leur a enseigné leur expérience, qui doit libérer l'individu et l'humanité, mais quelque chose d'extérieur. Soljénitsyne songe à une forme humaine d'autoritarisme, dont le fondement idéologique serait la foi orthodoxe. Panine met ses espoirs dans l'Eglise et dans sa structure classique, Schifrine dans les enseignements ésotériques.

Ce sont pourtant ces hommes-là qui devraient savoir que le salut et la libération de l'homme ne peuvent pas être garantis par un système de société, une église, une doctrine ésotérique ou exotérique, mais seulement par la force puissante qui guide et le monde intérieur de l'homme et son monde extérieur. C'est seulement quand l'homme obéit à cette force qu'il est libre, même au regard de la mort, comme Daniel dans la fosse aux lions.

En ce qui concerne la voix intérieure, elle est différente pour chaque individu et ne peut être garantie par aucune sécurité extérieure, que ce soit la raison, la science, l'Eglise ou une quelconque doctrine. Car celui dont les yeux ont été ouverts n'a pas plus besoin de ces sécurités qu'un homme muni d'une boussole n'a besoin de faire d'efforts pour déterminer la position du nord ou du sud.

« N'entre dans la terre promise que celui qui ignore où il va », a dit Lew Schestow. C'est aussi ce que je crois.

² Une erreur s'est glissée dans notre dernier numéro à propos du livre d'André Siniavski cité par Mihajlov. Il s'agit en réalité de *Une voix dans le chœur* (Seuil).

Rio de Janeiro :

Des chauffeurs de taxi s'associent

UNE COOPÉRATIVE ORIGINALE

« Ça ne peut plus continuer comme ça, lança Ney Vargas de Oliveira à ses camarades. Nous nous ruinons à travailler pour des compagnies de taxis qui nous pressurent et nous exploitent. Et si nous mettions sur pied une coopération de taxis ? » L'idée fut acceptée avec enthousiasme. Les chauffeurs, il faut le dire, avaient de quoi se plaindre. Ils devaient payer chaque matin un forfait au propriétaire de leur véhicule, quel que soit le nombre de clients qu'ils trouveraient dans la journée. Souvent, ils n'arrivaient pas à récupérer le montant du forfait avant de rendre leur véhicule, tard dans la soirée. Et puis, commencer sa journée en contractant une dette, c'est humiliant. Quant aux clients, ils n'étaient pas non plus satisfaits. Combien de fois se voyaient-ils refuser une course par les chauffeurs parce que trop courte ou pas assez rentable.

C'est donc un groupe d'une trentaine de chauffeurs qui s'attelèrent à rédiger les statuts de leur future coopérative. Puis ils allèrent voir Herondines Saraiva de Carvalho, président du syndicat des ébénistes, un expert en questions coopératives. « Votre projet de statuts n'est pas conforme aux réglementations, leur répondit-il. Et puis, vous connaissez la réputation des coopératives au Brésil : un nid de corruption ! Alors, si vous voulez en créer une, vous feriez mieux d'adopter d'emblée une position extrêmement ferme sur le plan moral. » Herondines, qui avait organisé l'année dernière un séminaire syndical dans l'esprit du Réarmement moral — il en prépare un autre pour des syndicalistes et des patrons au mois d'avril prochain — fut frappé par la sincérité de ses interlocuteurs. Ceux-ci avaient le désir non seulement d'échapper à l'exploitation qui les tenait à la gorge, mais aussi de créer une entreprise qui puisse servir de modèle à d'autres travailleurs brésiliens. Il finit par leur dire : « D'accord, je vais retravailler vos statuts sans me faire rémunérer et j'y introduirai les idées-force qui leur manquent. »

Lorsque les chauffeurs prirent connaissance de la nouvelle rédaction des statuts, basée sur le respect des valeurs morales d'honnêteté, de pureté, d'oubli de soi et

d'amour, ils demandèrent à Herondines de bien vouloir organiser chaque mois une séance de formation pour les membres de la nouvelle coopérative afin que ceux-ci se familiarisent avec les principes qui devraient guider leur action.

Soucieux de discipline, les créateurs de la coopérative décidèrent d'exclure les chauffeurs qui n'assisteraient pas, trois mois d'affilée, aux réunions.

Il s'agissait ensuite de déposer les statuts auprès de l'Institut national des coopératives pour pouvoir bénéficier de l'apport financier de la Banque de crédit coopératif, qui dépend de l'Institut. Quelle ne fut pas la surprise du représentant de cet organisme, M. Pimentel, lorsqu'il vit les exigences morales auxquelles les chauffeurs désiraient s'astreindre ! Nul ne savait mieux que lui les difficultés qu'ont connues tant de coopératives brésiliennes, auxquelles on n'adhérait souvent que pour les avantages et les profits qu'on pouvait en retirer. « Vous avez pris là une bien grande responsabilité, dit Pimentel aux enthousiastes créateurs de la nouvelle coopérative. Il s'agira maintenant que vous vous montriez dignes de vos statuts ! »

La « coopérative de travail So-Taxi » groupe actuellement plus de 400 chauffeurs. Ceux-ci font un apport initial de 400 cruzeiros et versent un forfait chaque mois

ainsi qu'un pourcentage de leurs gains. Les taxis sont fournis par la coopérative, qui renouvelle les véhicules tous les deux ans.

Les réunions mensuelles, qui se tiennent le samedi pour permettre aux familles d'être aussi présentes, connaissent un grand succès. Le local du syndicat des ébénistes, qui les accueille, est chaque fois comble. On y projette généralement un film et des travailleurs font état des expériences et réalisations qu'ils ont pu faire dans l'esprit du Réarmement moral. Les membres de la coopérative eux-mêmes prennent le relais. « Comme 90 % des Brésiliens, je n'avais qu'une chose en tête, l'argent, déclarait l'un d'eux, Severino, lors d'une réunion. Quelle surprise de voir qu'on peut vivre pour autre chose. Cette rencontre du Réarmement moral nous a tous transformés. »

Un jour, ce fut le tour d'un grutier du port de Rio, Souza, dont ceux qui ont vu le film *Hommes du Brésil*, où les dockers de Rio jouent leur propre rôle, se rappelleront la brève, mais décisive apparition : « Vous voulez la bagarre, l'entend-on dire à des adversaires qui viennent lui imposer leur loi, eh bien moi, j'aime bien la bagarre. » Et descendant de sa grue, il assène un coup de poing bien placé, décourageant toute riposte.

Cet épisode n'est qu'un moment dans une existence extraordinaire commencée en sauvagerie, vivant solitaire dans la forêt tropicale, devenu homme et responsable, croyant et militant. Quand il raconta son odyssée à ces chauffeurs de taxi brésiliens qui ne peuvent cacher leur émotion, tout le monde pleurait. Ce fut une soirée inoubliable. Sautant sur ses pieds, le président de la coopérative, Ney Vargas de Oliveira, proposa aussitôt une « loi d'amnistie », qui réintégrerait tous les chauffeurs qui avaient été exclus de l'entreprise. Cette mesure restera pour tous, désormais, la « loi Souza », symbole d'humanité et de pardon.

La création de la coopérative a lieu au syndicat des ébénistes en présence d'amis et de personnalités. L'orateur est M. Ney Vargas de Oliveira, président de la coopérative.





Rencontre internationale en Nouvelle-Zélande

Indiens d'Amérique et Maoris fraternisent

Confrontation étonnante que celle qui s'est déroulée, dans les premiers jours de 1977, en Nouvelle-Zélande : Indiens d'Amérique du Nord et Maoris, entourés de représentants de la plupart des pays du Pacifique, constituaient l'élément moteur d'une rencontre du Réarmement moral. L'initiative en revenait à un groupe de Maoris — les descendants des audacieux navigateurs polynésiens qui avaient traversé l'océan Pacifique il y a sept siècles pour s'établir à Aotearoa, la « terre au long nuage blanc » — et de Néo-Zélandais blancs, désireux de voir se constituer dans leur partie du monde un ensemble de « nations partenaires », comme le suggérait le thème de la conférence.

Pour Tom Ormond, membre du Conseil national maori, cette rencontre, dont il était un des organisateurs, fut « une audacieuse manifestation d'unité interracial ». Pour les divers délégués venus du Japon, des Philippines, des Iles Fidji, de Nouvelle-Calédonie, de Samoa, de Papouasie-Nouvelle-Guinée, comme pour les représentants de ce que certains appellent le « quart-monde », c'est-à-dire les groupes ethniques qui sont minoritaires dans leur propre pays, ces journées représentèrent une prise de conscience des responsabilités communes de ces minorités à travers le monde. C'est ce que soulignèrent les Indiens d'Amérique et les Maoris, le dirigeant aborigène australien ainsi que le porte-

parole du peuple lapon participant à la rencontre.

Les quelque cinquante Indiens d'Amérique, accueillis en grande pompe, eurent, après la conférence, l'occasion de faire une tournée de mille kilomètres à travers le pays et de visiter plusieurs centres maoris. Chez la reine Te Arairangi Kaahu eut lieu une scène impressionnante au cours de laquelle les chefs indiens en grande tenue remirent des présents à la reine puis, suivis de tout leur groupe, se lancèrent dans une danse traditionnelle au rythme lent des tambours de cérémonie.

On s'attend à ce que cette conférence soit le point de départ d'une action d'envergure dans le Pacifique Sud et parmi les minorités ethniques qui y étaient représentées. Comme l'a dit un participant maori, cette rencontre aura vu « le lancement de nouvelles pirogues, des pirogues de l'esprit, dans le monde entier ».

Echos de la conférence

M^{me} Whetu Titikatene-Sullivan, député travailliste et ancien ministre du tourisme du gouvernement néo-zélandais.

« Dans l'état actuel des affaires internationales et des relations raciales, cette conférence revêt une très grande importance. Nous autres Néo-Zélandais avons à jouer un rôle d'inspireurs. J'envie votre capacité à chercher et à recevoir l'inspiration divine. Il y a là quelque chose que je dois apprendre et appliquer dans une vie parlementaire qui se concentre trop peu sur les valeurs plus importantes que vous soulignez. »



A leur arrivée en Nouvelle-Zélande, les Indiens d'Amérique sont accueillis cérémonieusement par un « défi » maori. Photo de droite, de gauche à droite : Joe Sampson, de la

tribu Yakima, Etat de Washington (E.-U.) ; Arerina Harawira, une des organisatrices maories de la conférence d'Auckland ; M^{me} Vundla, d'Afrique du Sud ; Reg Blow, mem-

bre du Conseil aborigène de Melbourne, en Australie, et Hans Ragnar Mathisen, représentant les Lapons de Norvège.

Autour du monde avec le Réarmement moral

Michael Somare, premier ministre de Papouasie-Nouvelle-Guinée, dans un message lu par son représentant en Nouvelle-Zélande.

« Notre pays est plus engagé à développer les valeurs spirituelles que l'idéologie politique ou économique. Ce n'est pas tant le doublement annuel de notre P.N.B. qui nous préoccupe que la façon d'éviter des souffrances à ceux que notre progrès pourrait gêner. Nous pouvons faire du Pacifique un océan de paix. »

M^{me} Maëlla Uregei, femme de M. Yann Celene Uregei, membre de l'Assemblée territoriale de Nouvelle-Calédonie.

« Une révolution s'est produite dans notre famille lorsque, au moment de sa visite au centre du Réarmement moral à Caux, en 1971, mon mari m'a écrit pour me dire qu'il s'était engagé vis-à-vis du Réarmement moral et m'a demandé pardon pour certaines choses qu'il avait faites. J'ai d'abord cru qu'il était devenu fou : il me demandait pardon pour ses fautes alors que j'avais toujours pensé qu'il était parfait. Ses excuses m'ont encouragé à faire la même chose. La vie publique de mon mari est liée à sa vie privée. Il ne réussira pas sa vie publique s'il ne réussit pas sa vie privée. »

Reg Blow, membre du Conseil du développement de la communauté aborigène en Australie :

« Cette conférence a élargi mon horizon. Par rapport aux problèmes mondiaux, notre problème est très infime. Je constate que nous avons été mesquins et repliés sur nous-mêmes. Je voudrais transmettre ce défi à mon peuple. Cela ne mène nulle part de discuter à perte de vue, entre nous, de nos propres problèmes. Sachons partager nos richesses avec les blancs, qui sont riches matériellement, mais pauvres spirituellement. Tous ensemble, Kooris (aborigènes), Gabbas (blancs), Maoris, Pakehas (blancs de Nouvelle-Zélande) et habitants des îles, nous pouvons montrer au reste du monde qu'il existe une autre façon de vivre. »

Suresh Chandra Khatri, Indien des îles Fidji.

« En tant qu'Indien, j'ai reçu une éducation qui me faisait croire que nous avions plus à donner au pays que quiconque d'autre. Puis j'ai pris conscience du fait que les divisions raciales commencent le jour où les représentants d'un groupe ethnique cessent de penser aux autres groupes ethniques. J'ai alors écrit des lettres d'excuses aux dirigeants fidjiens. »

John Soper, géomètre australien.

« J'ai envisagé à un moment donné d'aller travailler en Papouasie-Nouvelle-Guinée pour la seule raison que je pouvais y gagner

Australie

Attenant au centre du Réarmement moral à Melbourne, en Australie, un nouveau bâtiment comprenant une grande cuisine et des appartements vient d'être inauguré. Des représentants du gouvernement provincial, le député libéral de la circonscription et des délégués aborigènes entendirent les messages de Papouasie-Nouvelle-Guinée, Nouvelle-Zélande, Malaisie et Japon, soulignant la vocation de l'Australie dans l'océan Pacifique. Grâce à des réductions obtenues sur le prix des matériaux, à des milliers de dons particuliers, à 7000 heures de travail bénévoles, les frais furent diminués, malgré un taux d'inflation de 30 % pendant les deux ans que dura la construction.

Philippines

Plusieurs gouverneurs de provinces philippines, des jeunes et des éducateurs, ont participé dans la ville de Baguio, en présence des autorités de la ville à une rencontre du Réarmement moral. M. Teodoro Natividad, président de la commission nationale de la police, demanda que les 43 000 membres de la police reçoivent des cours de formation sur les critères d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour du Réarmement moral. « Se fixer un taux de baisse de la criminalité est impossible tant que les organisations, telles que la police, chargée de veil-

le double de ce que je gagnais en Australie et faire travailler sous mes ordres une bonne douzaine d'indigènes. On nous a inculqué un mépris et une arrogance immenses vis-à-vis du peuple néo-guinéen. Je tiens à m'excuser de cette arrogance auprès des Néo-Guinéens présents. »

Chef Bill McLean, des Indiens Stoney, au Canada.

« J'ai commencé à respecter les autres cultures et à comprendre le sens de ce que le Grand Esprit essaie de nous enseigner. Mon père, le Chef **Walking Buffalo**, disait que dans la forêt il y avait toutes sortes d'arbres, des grands et des petits, des arbres de toutes

les couleurs. En travaillant pour l'unité avec des représentants des autres cultures, nous pouvons assurer aux générations qui nous suivent un avenir vivable. »

Suisse

L'ambassadeur Jean Fernand-Laurent, chef de la mission permanente française auprès de l'ONU à Genève, a invité ses collègues diplomates et des fonctionnaires des organisations internationales siégeant à Genève à rencontrer les 25 jeunes du groupe itinérant du Réarmement moral avant leur départ pour l'Afrique australe. Quelques jours plus tard, les jeunes ont donné à Caux devant des invités de toute la région le spectacle par lequel ils expriment leur message.

France

Le *Républicain Lorrain* annonce que la médaille du mérite européen a été remise à Thionville à M. et M^{me} Charles Danguy qui travaillent avec le Réarmement moral en Lorraine depuis neuf ans. La Fondation privée dont le président d'honneur est le premier ministre du Luxembourg décerne cette récompense en fonction des objectifs suivants : « vouloir l'Europe, connaître ses problèmes et agir en vue de sa réalisation dans la liberté, la paix et la fraternité ». Le parrain de M. et M^{me} Danguy était M. Bernard Zamaron, fonctionnaire de la CEE à Luxembourg.

les couleurs. En travaillant pour l'unité avec des représentants des autres cultures, nous pouvons assurer aux générations qui nous suivent un avenir vivable. »

Hans Ragnar Mathisen, Lapon de Norvège.

« La base spirituelle de toute culture, ce sont ses valeurs morales et les liens qu'elle établit avec le Créateur. Les sociétés dominantes manquant de bases morales, les nations opprimées manquent des nécessités matérielles. Dieu souhaite se servir des peuples que l'on a cru sans valeur. J'espère qu'avec le Réarmement moral nous pourrons rétablir l'unité entre les peuples du « quart-monde » et les autres. »

AFRIQUE DU SUD

Au-delà des barrières raciales

Au mois d'octobre 1976, nous avons publié un récit relatant la façon dont a réagi un couple de métis de la province du Cap, M. et M^{me} Gordon, devant une décision soudaine et incompréhensible de l'administration sud-africaine. M^{me} Gordon a participé à

Noël aux rencontres de Caux et y a retracé brièvement ces événements et l'action courageuse qu'elle a menée parmi les communautés blanche, métisse et noire de sa ville, Somerset West. Nous reproduisons ici l'essentiel de son intervention.



J. Azzopardi

M^{me} Gordon

Je m'appelle Shirley Gordon ; mes parents sont métis. Certains de mes ancêtres ont été esclaves. D'autres venaient d'Ecosse, d'Allemagne : une vraie salade russe. Mais nous sommes aussi des âmes choisies par Dieu. Il ne nous voulait probablement ni dans le camp noir, ni dans le camp blanc, nous sommes donc entre les deux !

J'ai toujours détesté les blancs car, pour moi, « un blanc » est synonyme d'arrogance — dans le monde et dans ma proche famille. Je ne voulais même pas que mon mari ait des fleurs blanches dans notre jardin. Maintenant il y en a. Au début de 1976, nous avons reçu une nouvelle terrible : tout le secteur où nous habitons, ainsi que nos proches, était déclaré « zone blanche ». Nous devions donc quitter la ville dont nos ancêtres avaient été les pionniers. J'en ai conçu une grande amertume, et toute ma famille aussi.

C'est exactement à cette époque que nous avons fait connaissance d'une famille suédoise et, par elle, du Réarmement moral. Nous avons fait aussi connaissance d'autres familles blanches, petit à petit, je me suis mise à les accepter et ensuite à les aimer.

Voilà qui était bien. Mais ce n'était pas suffisant. Il fallait aussi que je fasse profiter Somerset West de mon expérience. Lorsque nous avons appris que nous étions menacés d'expulsion, j'ai fait totalement confiance au Réarmement moral. Spontanément, mon mari et moi avons pris une décision : celle de faire don de notre maison au Réarmement moral au cas où nous devrions la quitter pour de bon. Notre haine et notre amertume disparurent immédiatement.

A ce moment-là, nombreux étaient les gens moins privilégiés qui n'étaient pas propriétaires de leur maison comme nous et que l'on avait relogés dans une ville réservée aux métis, loin de Somerset West. La haine et un sentiment de frustration les rongeaient. Ils n'avaient pas de quoi faire face à toutes leurs

dépenses nouvelles, loyers élevés et transport notamment. Ils savaient que cela pouvait nous arriver aussi et que j'avais perdu ma haine du blanc ; c'est pourquoi ils vinrent me demander de l'aide. Je décidai d'ouvrir dans cette ville un bureau d'entraide. Ils venaient étaler devant nous tous leurs soucis et essayaient de mettre de l'ordre dans leur ville.

Je me suis mise à établir des liens entre les blancs, les noirs et les métis, et cela m'a d'abord paru suffisant. Puis, un jour, la radio sud-africaine retransmit une interview de M^{lle} Saidie Patterson d'Irlande du Nord.¹ Une femme blanche fut très secouée par cette émission. Elle se rendit compte qu'elle portait en elle les germes du problème sud-africain, qu'elle était du côté de l'opresseur. Femme d'action, elle fonda en Afrique du Sud « Le mouvement des femmes pour la paix ».

C'était intéressant, mais je ne me sentais pas vraiment concernée. Un peu plus tard, les femmes blanches de Somerset West vinrent me demander d'animer une réunion de ce mouvement dans notre région. Je me suis presque trouvée mal devant une telle suggestion. Je ne suis qu'une simple mère de famille et je ne suis même pas arrivée à passer mon bachot. Impossible ! Mais Dieu m'a dit : « Voilà une tâche pour toi. Il faut avancer. » Je me suis mise au travail, avec l'aide de beaucoup de gens. Le soir de la réunion, j'avais à faire à trois groupes de gens différents à la fois, les blancs, les noirs et les métis. Mais Dieu, heureusement, a armé mon cœur et mon esprit. Je m'efforçai de me mettre à la place d'une noire, d'une blanche et d'une métisse. J'ai ainsi pu ressentir les choses comme elles les ressentent dans leur situation.

En fin de réunion, je racontai une histoire que j'avais lue il y a quinze ans : des chèvres vivaient autrefois dans les hauteurs des Alpes. Elles tentaient en vain de franchir une

corniche très étroite. Si deux chèvres l'abordaient en même temps, un combat s'en suivait et les chèvres tombaient toutes deux dans le ravin. Un jour, l'une des deux se mit à genoux et l'autre passa par-dessus. Dès lors toutes les autres firent pareil. Je terminai ainsi la réunion : Si des chèvres peuvent inventer un tel système, je ne vois pas pourquoi des hommes ne peuvent en faire autant.»

Nous avons déjà une réalisation concrète à notre actif. Pour Noël les trois groupes raciaux ont organisé une fête avec cadeaux et gâteaux pour les enfants des écoles noires. Pour l'avenir, la deuxième réalisation serait d'ouvrir un restaurant pour toutes les races, et ce ne sera pas sans d'évidentes difficultés.

J'aimerais ajouter une petite anecdote personnelle toute récente. Juste avant de monter sur cette estrade, une jeune Anglaise, une blanche, m'a fait une remarque très blessante. Toute ma haine et toute mon amertume ont réapparu ; pendant un instant j'ai failli rester là-dehors, car je me sentais incapable de prendre la parole de cette estrade. Dieu voulait-il me forcer à me trouver ainsi face à face avec une blanche ? J'avais l'impression que sa remarque blessante venait de ce que j'étais noire. Mais Dieu m'a dit « Tu sais, elle a aussi peur que toi. Elle aussi doit monter sur cette estrade. Et c'est pour cela qu'elle a été blessante. » Je remercie Caux de m'offrir l'occasion d'apprendre cette leçon, ce qui ne serait pas possible chez nous. Merci.

¹ Responsable du mouvement *Women together* (Femmes ensemble), qui groupe des catholiques et des protestantes d'Irlande du Nord pour secourir les familles des victimes de la guerre civile, de quelque bord qu'elles soient. Voir *Tribune de Caux*, juillet 1976.

A propos du plan soudanais de développement

LE TÉMOIGNAGE D'UN HAUT FONCTIONNAIRE

« Les pays arabes producteurs de pétrole sont engagés dans une vaste tentative visant à faire du Soudan le grenier de la région », annonçait le Journal de Genève au début de février. Le quotidien suisse faisait état de projets d'investissements atteignant 5,7 milliards de dollars, qui seront consentis par l'Arabie séoudite et le Koweït pour exploiter le potentiel agricole du plus grand pays d'Afrique. « Si ce plan ambitieux réussit, continue l'article, le Soudan fournira d'ici 1985 42 % de la consommation d'huile végétale du monde arabe, 58 % de sa nourriture de base et 20 % de ses besoins en sucre. »

« La formule est séduisante, poursuit le commentateur économique du journal, qui y voit un nouveau schéma de recyclage des pétrodollars. Elle est de nature à calmer les inquiétudes de ceux qui déploraient le peu d'intérêt marqué par les pays producteurs de pétrole pour les problèmes de développement. » Au moment où cette nouvelle attire l'attention sur le Soudan, il nous paraît opportun de donner ici la parole à un homme qui se trouve être, de par ses fonctions de directeur de la division de l'Emploi au ministère du Travail, au cœur de la politique de développement soudanaise.

Mohammed Murtada Mustafa n'est pas un inconnu à Genève ; il a été à plus d'une reprise délégué gouvernemental du Soudan au Bureau International du Travail. A Khartoum, il a expliqué à notre correspondant, Jim Baynard-Smith, la démarche qui inspirait son action.

« J'ai fait mes études à Addis-Ababa, grâce à une bourse. Mais comme beaucoup d'autres étudiants, je menais la bonne vie, qui ne laissait pas beaucoup de place dans mes préoccupations aux souffrances de nos peuples ou aux besoins de nos pays. C'est à Genève, en 1961, que ma vie a pris une nouvelle orientation grâce à la rencontre de militants du Réarmement moral en qui j'ai trouvé des hommes qui avaient renoncé à tout espoir de richesses personnelles, mais avaient acquis par contre une discipline intérieure et une capacité de penser en termes globaux qui me frappèrent vivement.

» A travers eux, j'ai senti naître en moi le désir de servir, et en particulier celui de formuler des lignes directrices qui permettent de répondre aux besoins des moins favorisés. « Les gens d'abord », telle est devenue l'essence de mon idéologie. Le marxisme considère l'homme comme un simple élément d'un plan économique. Le Réarmement moral m'a appris que l'homme est important en tant que tel et que les sacrifices doivent être faits d'abord par ceux qui ont biens et connaissances et sont ainsi à même de donner l'exemple.

» Au ministère du Travail, tous mes efforts ont visé à faire en sorte que les fruits de la croissance économique bénéficient d'abord au secteur de la population la moins favorisée, au lieu d'augmenter le fossé entre pauvres et riches, et parmi ces derniers, tout spécialement les hauts fonctionnaires de l'administration ! Cet objectif est en voie d'être atteint puisque nous avons déjà pu faire en sorte que l'échelle des salaires, qui était de 32 à 1 dans le secteur public, passe de 15 à 1.

» Je voudrais souligner à cet égard que nous sommes un groupe de diplômés et de fonctionnaires qui avons décidé d'agir par l'exemple. En ce qui me concerne, j'ai délibérément renoncé pendant des années aux avantages de ma fonction : voiture, maison,

etc. Je savais que je ne pouvais pas demander à d'autres les sacrifices que je n'étais pas prêt à faire moi-même. Il m'a fallu décider d'être ponctuel à mon bureau et de travailler jusqu'à ce que les affaires en cours soient réglées. En six ans, je n'ai pu prendre qu'une semaine de vacances. Pendant mes voyages officiels à l'étranger, j'ai pris l'habitude de payer mes propres timbres et mes frais de transports locaux ; j'estime que je suis mieux à même d'y faire face que de répercuter ces sommes sur le contribuable soudanais !

» Bien sûr, ces choses ne passent pas inaperçues. Certains n'apprécient pas mon attitude. D'autre part, depuis l'annonce du Plan soudanais, je suis sollicité par de puissantes multi-nationales qui me font des offres alléchantes pour s'assurer mes services. Je les refuse toutes : j'estime que si j'ai conçu et mis sur pied un plan de développement, c'est ma tâche maintenant de faire en sorte qu'il devienne une réalité, sans rien ignorer des moments difficiles qui m'attendent. »

Un aspect intéressant du nouveau plan concerne le sud du Soudan. Cette région, habitée par des Africains noirs, parmi lesquels de nombreux chrétiens, a été le théâtre, durant 17 ans, d'une dramatique guerre civile. Dans le plan de développement, le sud est considéré comme une « région spéciale », bénéficiant de certaines priorités par rapport au nord comparativement plus développé. Ce fait reflète une attitude nouvelle de Khartoum à l'égard du sud, le désir de faire acte de réparation pour les erreurs du passé et cela avec le plein appui du président du Soudan, le général Numeiry.

« Tout cela, conclut M. Murtada, je le dois en grande partie à l'expérience acquise dans mes contacts avec mes amis du Réarmement moral, à Caux et à Genève, chaque fois que je viens en Suisse. »



Marché au bois dans un village soudanais.

**Swissair Fly-Drive:
Vol de ligne et
voiture pour un prix
raisonnable.**

**Atterrir.
Débarquer.
Prendre le volant.
Démarrer.**



Tous renseignements auprès de Swissair et de votre agence de voyages IATA.